



VASSILI ZORKI

La roue du diable

**Toute une vie en Russie
et pourquoi j'en suis parti**



À l'ombre du Kremlin, après la chute du Mur, la roue semble tourner dans le sens de la liberté et de la démocratie. Mais peu à peu, à l'insu d'une population russe bercée par l'espoir d'un renouveau, elle change de sens. Poussée par un vent contraire, elle entraîne dans sa ronde infernale corruption, répression, mensonges et crimes d'État. Tout espoir est balayé. Grisé par l'argent facile, les soirées alcoolisées et l'envie de réussir, Vassili Zorki, comme tous ceux de sa génération, observe sans réagir l'insidieuse métamorphose. Et l'immense empire, dans une indifférence quasi générale, resserre son étau sur ses citoyens et menace les nations voisines. Quand la Russie attaque l'Ukraine, il décide de fuir son pays et de témoigner. Un récit au jour le jour, passionnant, terrifiant et parfois drôle.

Journaliste, musicien, scénariste, réalisateur, **VASSILI ZORKI** a exercé tous les métiers. Né à Moscou en 1984, il y vit jusqu'en 2022 quand, farouchement opposé à l'agression russe de l'Ukraine, il décide de s'exiler, à Vilnius d'abord, puis à Paris, où il réside désormais.

Vassili Zorki

La roue du diable

*Traduit du russe par
Valéry Kislov et Paul Lequesne*



Liana Levi

« La roue du diable dans un parc. Dans un parc où la culture et les loisirs dominent les hommes. Le parc est dans une ville, la ville dans un pays, le pays sur la terre, la terre est comme un cochon gras, un collier de perles enroulé autour de la tête. Et ce collier de perles, c'est la roue du diable, on tourne, on tournoie autour du cochon dans une cabine faite de perles pures. »

Ivan Vyrypaev, *Oxygène*

Chère Ida,

En réalité tout ceci est pour toi, pour que tu saches, pour que tu voies, pour que tout ne s'évanouisse pas dans le sable, dans le néant. Je veux que tu lises ces lignes et que tu saches que nous avons existé, même si aujourd'hui nous ne sommes plus là. Il y a eu beaucoup d'amour. Et tout cet amour est pour toi. Et je veux simplement que tu saches qui j'étais, ce qu'était le monde autour de nous. Sans rien embellir ni inventer, pour autant qu'il est possible, je veux te le raconter. Comme je peux. Te raconter d'où nous sommes venus, chère Ida, te raconter où nous avons disparu, comment tout s'est effondré, tel un château de cartes. Ce livre est pour toi, ma chère Ida.

Prologue

C'était l'anniversaire de ma petite cousine. Nous étions devenus des adultes. Sans même que je m'en rende compte. L'atmosphère était intime : un petit groupe d'amis, rien de superflu, tout le monde buvait de la bière et bavardait. Plus de six mois avaient passé depuis que j'avais quitté la Russie pour la Lituanie, et la ville douce et accueillante qu'était déjà Vilnius dans mon enfance.

Il était tard dans la nuit, tout le monde autour de moi était ivre et dansait. L'assemblée était hétéroclite : des informaticiens biélorusses, une célèbre actrice lituanienne, un vieux qui jouait seul aux échecs dans un coin, un nombre important de membres de ma famille, principalement des petites cousines, deux ou trois artistes, quelques étrangers. Certains semblaient aisés, d'autres pas du tout, plusieurs filles portaient des robes de créateurs, tandis que certains garçons avaient l'air d'être passés sous un camion.

La fête se déroulait dans un bar, au rez-de-chaussée d'un centre d'art contemporain. L'endroit me semblait être le cœur de la vie mondaine de l'intelligentsia artistique lituanienne, du moins telle que je l'imaginais. L'air se faisait rare. La musique plus forte, les gens plus gais. Nous discussions avec la meilleure amie de ma petite cousine – de la Russie, comme c'est souvent le cas à présent. Depuis que j'en suis parti, dans tous les pays où je vais, on

me pose toujours les mêmes questions : pourquoi n'avez-vous pas renversé Poutine ? Pourquoi y a-t-il eu si peu de protestations ? Tous les Russes sont-ils donc des nazis ?

Nombre de mes compatriotes s'irritent au bout de dix fois, mais pour ma part je crois important d'essayer d'y répondre. Or ce soir-là plus la personne posait de questions, plus il devenait difficile de satisfaire sa curiosité. Comment expliquer ce qui s'est passé réellement en Russie quand on n'y a pas vécu ? Même ceux qui y vivaient, portaient constamment une question muette sur leur visage : « Mais qu'est-ce qui se passe ici, en fait ? » Je me suis souvenu d'une interview que j'adore, du physicien Richard Feynman, intitulée « Les aimants et les pourquoi ». On demande à Feynman pourquoi deux aimants se repoussent. À cette question, dit-il, on peut répondre de mille manières différentes, et à toutes sortes de niveaux. Comment s'adresser à quelqu'un qui n'a pas étudié la physique ? Comment parler à un extraterrestre vivant dans un autre système de coordonnées ? Petit à petit, Feynman développe la question et va de plus en plus loin, chaque fois il apporte une réponse claire, mais montre que celle-ci ne peut jamais être pleinement satisfaisante.

Dans ce bar, au cœur de la nuit, la conversation ne cessait de s'approfondir, et il m'était de plus en plus malaisé de répondre, de trouver des arguments. Bizarrement, ce qui me semblait jusqu'alors évident avait à présent un air d'incohérence, et je me suis mis à réfléchir. Dans quelle confusion vivions-nous tous pour devoir peser si longuement chaque mot et tout reprendre à zéro pour en parler ? Comment raconter ce qui se passait à l'extérieur et à l'intérieur ? Comment expliquer pourquoi, au moment où la guerre avait commencé, des centaines de milliers de personnes n'étaient pas descendues dans les rues ? Alors

que nous savions tant de choses monstrueuses sur les dirigeants du pays, pourquoi n'en faisons-nous rien ?

J'ai terminé la nuit seul, assis dans la rue principale de Vilnius, à rédiger un interminable message. Essayant d'expliquer tout cela à cette amie de ma petite cousine – et de me l'expliquer à moi-même. J'ai écrit plusieurs pages, les ai envoyées et me suis alors rendu compte que j'avais seulement soulevé encore plus de questions. Même le plus long des messages n'aurait pas suffi à y répondre.

Pendant plusieurs mois après cet anniversaire, j'ai continué à réfléchir à la meilleure manière de débrouiller les faits.

Je suis parti en voyage quelque temps plus tard. Deux mois. Mon ami, le batteur et compositeur Denis, et moi avons monté un projet : donner des concerts gratuits dans différentes villes du monde pour tous ceux qui avaient quitté la Russie ou la Biélorussie, ou fui l'Ukraine – pour tous ceux qui ne pouvaient plus rentrer chez eux.

À un moment donné, je me suis retrouvé à Berlin, et je me suis rappelé cette longue conversation. La fille me demandait sans cesse : « Quel endroit et quelle époque associes-tu à un sentiment de sécurité ? De bonheur total ? » En revenant à Berlin, j'ai compris : c'était l'Allemagne, en 1990. J'étais alors très petit, ma mère et moi avons quitté la Russie pour un an et demi. Comme j'y repensais, je me suis figé un instant. Des souvenirs, telle une collection de photos qui soudain vous tombe dessus pendant que vous dépoussiérez l'armoire, venaient de resurgir en désordre dans ma tête : des images de mon enfance en Allemagne.

Des rues bien entretenues bordées de maisons cubiques, des gondoles colorées de supermarchés où l'on pouvait trouver tous les produits imaginables, des taxis couleur

crème, une odeur de forêt, un écureuil traversant la route au beau milieu de la ville d'un air affairé, des enseignes, des livres audio, des douceurs.

Autre photo. L'hiver, à l'approche de Noël. Pendant plusieurs jours, nous, moi et tous les élèves de l'école, avons fabriqué des lanternes en papier, puis nous y avons placé des bougies avant de les fixer à des baguettes pour qu'elles soient plus commodes à porter. En Allemagne, il existe une fête spéciale durant laquelle tous les enfants marchent par les rues des villes et des villages munis de petites lanternes de leur propre confection. Près d'un mois et demi avant Noël. Et ils chantent.

*Ich geh' mit meiner Laterne
und meine Laterne mit mir.
Dort oben leuchten die Sterne,
und unten, da leuchten wir.*

*Mein Licht ist aus,
ich geh' nach Haus,
rabimmel, rabammel, rabum.*

J'ai soudain compris combien ce virus d'une autre vie, inoculé à un très jeune âge, avait été important pour moi. On peut se demander ce qu'un enfant peut voir et comprendre à cinq, six, sept ans ? Beaucoup de choses. En fait, cette courte période a influé sur moi presque davantage que les dix années suivantes.

Un peu plus de trente ans se sont écoulés depuis les années 1990. Toute une vie humaine pourrait tenir dans ce laps de temps. Et c'est bien le cas, semble-t-il. La boucle est bouclée.

Au cours de ces trente années, j'ai eu la chance de vivre une dizaine de vies. J'ai exercé de nombreux métiers. Coursier, journaliste, rédacteur de discours, scénariste, intervieweur, musicien, réalisateur, producteur créatif, organisateur de grandes soirées privées, animateur de mariages, responsable de conférences, conférencier, enseignant. Pour reprendre la plaisanterie d'une de mes meilleures amies : « Un jour, un réalisateur, un musicien et un producteur entrent dans un bar, et le barman dit : "Encore toi, Vassia ?" » J'ai constamment changé d'emploi, je me suis réinventé, à chaque instant de ma vie, je voulais être là où c'était le plus intéressant. Et j'y étais.

Je me souviens de tout : de l'épanouissement des journaux et des revues – puis de leur disparition complète. Je me souviens des danses, des concerts de toutes les stars imaginables – et des clubs et des salles de concerts vides, en faillite. Je me souviens que mes amis aimaient Poutine, disaient qu'il ressemblait à César, celui dont nous dessinions le buste lors de l'examen d'entrée à l'école d'architecture. Je me souviens des gens s'enveloppant d'un cocon d'autocensure : « S'il vous plaît, pas de formulations trop abruptes¹. »

J'ai tout vu. J'ai vu des fous en ville, lors de manifestations rassemblant trente personnes, crier que tout finirait par une guerre. J'ai été l'un de ces fous, j'ai vu les gueules luisantes des fonctionnaires à des banquets et des mariages, j'ai vu des gens se faire acheter et se faire vendre, d'autres s'humilier et supplier, j'ai vu tant de choses que je n'aurais pas voulu voir... et j'ai fait partie de tout ça. Je voulais être une éponge qui absorbe la vie,

1. Même ceux animés de convictions libérales avançaient l'idée d'« influence douce ». Ils étaient convaincus qu'il existe des limites dans lesquelles « on peut » ou « on ne peut pas » exprimer sa position civique.

mais à présent je veux m'essorer, déverser sur cette feuille de papier tous mes souvenirs, pour essayer d'y discerner les contours d'un avenir, comme dans le marc de café. S'il reste encore un avenir.

J'ai donc décidé d'écrire ce livre à l'automne 2022, au Mauerpark, l'un de mes endroits favoris à Berlin. C'était un jour de congé, et il y avait beaucoup de monde. Des artistes de rue jouaient de la musique. Il se vendait de tout au marché aux puces, des vieux badges de la RDA aux appareils photo devenus rarissimes. Des dizaines de kiosques servaient une merveilleuse *streetfood*.

De toutes les saisons, c'est l'automne que je préfère, quand les couleurs alentour sont comme une palette de crayons pastel – un million de nuances de violet, de bleu, de brun. Il fait encore doux, mais un vent frais vous oblige déjà à relever le col de votre veste. J'aime Berlin pour son infinie quantité de verdure, de parcs, d'arbres et de fleurs. Il y a partout tant de nature que la ville semble s'effacer, les rues et les maisons se noient dans cette couleur verte sans fin. Chiens de toutes races et toutes tailles, oiseaux chantant de mille voix, parents et enfants, couples et célibataires, jeunes et vieux, riches et pauvres – on a le sentiment d'être entré dans un kaléidoscope qui tente d'exposer d'un coup toutes les formes de vie possibles sur la planète.

J'étais allé au Mauerpark pour assouvir un vieux rêve idiot qui me tourmentait. Une fois par semaine, un karaoké y est organisé en plein air sur la scène ronde de l'amphithéâtre. N'importe qui peut s'y produire, et plusieurs centaines de personnes écoutent les chansons, assises sur les gradins de pierre.

Bien des années plus tôt, mon amie et moi nous promenions dans le parc, et j'avais vu des gens y chanter. Ils avaient l'air à l'aise et heureux. J'avais eu envie d'être comme eux.

Dans mon enfance je chantais déjà toujours et partout : à la maison, dans la rue, dans le métro, pour mes voisins à la campagne, en m'enregistrant sur un magnétophone Panasonic à deux cassettes. Plus tard, c'est devenu l'une de mes professions. Chanter. Je me sens rarement aussi sûr de moi et détendu que sur une grande scène.

Et donc j'étais monté sur la scène. J'avais entonné *You Make Me Feel* d'Aretha Franklin, les gens commençaient à m'applaudir, j'avais l'impression d'être dans un stade. Ces gens, qui ne me connaissaient pas et n'étaient pas du même pays que moi, ces étrangers ordinaires avaient ressenti, vu, entendu quelque chose et en étaient réjouis. Voilà ce qui était important pour moi.

Personne n'avait vraiment filmé ce moment, la caméra du téléphone de mon amie était minable, quant à moi, je n'avais pas de téléphone du tout – soit je l'avais perdu, soit je n'en avais pas encore acheté. J'avais donc toujours rêvé de revenir là une fois adulte, avec derrière moi l'expérience de grandes scènes, pour chanter à nouveau, et m'enregistrer en vidéo. Pendant des semaines, j'avais attendu avec impatience cet instant de triomphe, à la fois célébration de mon ego et joie de l'enfant qui vivait toujours en moi.

Mais, en ce jour d'automne 2022, il faisait déjà froid, et le karaoké avait été remplacé par des numéros de cirque. Mon projet est tombé à l'eau. J'ai regardé un magicien italien faire disparaître des objets dans un énorme chapeau. J'observais les gens autour de moi, je sentais le vent et l'odeur de ma ville bien-aimée. J'étais heureux. J'ai eu

une bouffée de nostalgie. Ou plutôt quelque chose qui y ressemblait – une impression de déjà-vu. J’étais déjà venu ici, à cette période de l’année, seul, et je m’étais senti bien. J’étais à nouveau heureux – ici et maintenant.

L'image se fige, les couleurs commencent à baver, le temps et l'espace se brouillent. Tout devient huileux, humide, visqueux. J'ai du mal à respirer, mon cœur bat plus vite. J'essaie de me concentrer sur ce qui m'entoure. Je ferme les yeux. Debout au milieu du parc, je sens la terre sous mes pieds tourner de plus en plus vite et s'en aller au loin.

Des éclairs, un temps poisseux. Je ne suis plus ni ici ni maintenant, je cesse peu à peu de percevoir le poids de mon corps, je serre les poings, je me frotte les doigts – j'appuie plus fort pour sentir que j'existe, que je suis vrai. Le câble qui me connecte à la matrice a sauté hors de mon crâne.

Des missiles russes volent vers les autres villes que j'aime : Kyiv, Odessa, Lviv.

Dans la plupart des pays européens, l'hiver approche déjà. L'Ukraine connaît les premiers froids. Ses villes sont privées de lumière, d'électricité, de chauffage. Des missiles russes s'abattent sans discernement sur les jardins d'enfants, les écoles, les immeubles d'habitation. Chaque jour, de nouvelles photos, chaque jour de nouvelles victimes. Comme me l'écrivait Nastia de Kyiv : « Quand ils arrivent, l'atmosphère est si tendue que les oiseaux se taisent. Le pire, c'est quand on entend le sifflement d'un missile se rapprocher et qu'on se demande : "Va-t-il passer outre ou non, tomber sur ma maison ou sur une autre ?" Surtout quand il fait nuit et qu'aucune alarme n'a retenti. Une explosion, quelque part dans le lointain – sauvés ! Mais il faut écrire à tous les amis pour savoir qui est vivant, qui

est mort.» Je relis constamment ce message, je le garde sous les yeux pour ne pas l'oublier. Là, à deux pas, une guerre fait rage, une guerre sans trêve, une guerre sans fin. Passent les missiles.

Ça ne rentre pas dans ma tête. Comment est-ce possible ?

C'est un sentiment étrange : celui d'être mentalement en plusieurs endroits à la fois. J'ouvre les yeux, je vois une foule de gens heureux autour de moi, je les referme et m'apparaissent des villes bombardées.

À chaque seconde, le passé s'efface davantage, perd de sa valeur, et avec lui le présent, tous nos concepts et nos idées. L'avenir cesse d'exister.

Ce pays qui encore récemment était ma patrie, comment peut-il agir ainsi ? Ce n'est plus chez moi. Je sens que le cordon ombilical invisible qui me relie à ce qui auparavant m'était cher est en train de se rompre. Contre ma volonté, quelque chose de très important et de complexe se brise à l'intérieur de moi.

Avant, où que je sois, je pouvais indiquer, les yeux fermés, sans me tromper, où était chez moi, où était Moscou. Là je me tiens au milieu du parc telle une aiguille de boussole vivante. Je suis une aiguille folle qui tourne et tourne sans pouvoir s'arrêter. Je n'ai plus de maison. Ne me reste plus que cette rotation. Inquiétante, effrayante.

J'ai essayé de me sortir de cet état. Lorsqu'on s'assoupit, l'organisme pense parfois qu'on est mort et force une jambe à tressaillir pour vérifier que tout va bien. Ces derniers mois, j'ai souvent ressenti ce phénomène. Je me secoue, et me voilà de retour dans le parc. Le vent souffle, la musique joue. Je regarde autour de moi. Je ne suis pas encore mort. Chaque jour, je me réveille avec cette pensée : tu es toujours en vie, mais pour quoi ? À quoi

sers-tu maintenant, quand le pays dont tu as le passeport dans ta poche commet tout cela ?

Quand la guerre de grande ampleur a éclaté, tout a semblé cesser d'exister. Face aux missiles détruisant des maisons, face à la mort des gens, toutes les réflexions semblaient déplacées, elles perdaient leur sens. Comment comprendre ?

Quelqu'un a dit qu'on avait éteint la lumière en Ukraine, mais que les vraies ténèbres s'étaient étendues sur la Russie. Nuit polaire, terre brûlée, terrible temps de troubles. La guerre.

Je veux écrire un livre sur tout ce qui m'est arrivé en près de trente ans – entre 1991 et 2022. Sur le pays dans lequel j'ai grandi, sur les personnes qui m'entouraient. Sur nos amis et nos ennemis, ceux qui nous soutiennent et ceux qui nous accusent, sur les gens ordinaires qui, pour la plupart, restent simplement indifférents. J'ai peur de penser que nos histoires s'abîmeront un jour dans le néant en même temps que moi. Je veux les voir imprimées, je veux qu'elles restent. Et que nous restions.

PARTIE 1

Une jeunesse entre deux mondes

Mes souvenirs les plus lointains – le jardin d'enfants en Allemagne, la première année d'école et le retour en Russie – sont particulièrement vifs. C'est à cette époque que j'ai commencé à me forger ma propre opinion sur ce qui se passait tout autour, sur moi-même, sur différents événements, sur les gens.

Retour à Moscou

Quand nous avons quitté l'Allemagne pour Moscou j'avais sept ans. Nous n'étions pas retournés en Russie depuis un an et demi. Dans l'intervalle, le pays avait complètement changé.

Ma mère avait été invitée à effectuer un stage en Allemagne. Elle a travaillé une année entière aux archives centrales de Cologne. Je suis allé au jardin d'enfants, puis en première année d'école. Nous habitons un quartier agréable, un espace où j'appris à me sentir en sécurité, et qu'il m'a fallu quitter pour retourner dans un lieu dont les adultes disaient que c'était chez eux, mais que moi, pour être honnête, j'avais eu le temps d'oublier. J'avais de vagues souvenirs de la Russie, mais au bout d'un an, j'étais tellement habitué à vivre en Allemagne que je commençais même à penser en allemand. Je ne voulais pas partir.

À Cologne, j'étais comme chez moi. J'aimais aller avec ma mère dans les gigantesques supermarchés et m'y perdre, exprès. Je me dirigeais vers la caisse et je disais dans le micro : « Natalia Andreevna, venez chercher votre enfant ! Votre enfant s'est perdu » – en allemand, bien entendu. Le centre-ville n'était pas immense, et je pouvais m'y promener tout seul : je savais où se trouvaient les

magasins, je n'avais pas peur. Mon univers familial c'était l'endroit, dans la gare, où était exposé un train miniature avec lequel on pouvait jouer, les rues où gambadaient des écureuils, là où il y avait une fontaine et la cathédrale de Cologne, et des maisons affichant sur de jolies plaques les noms de leurs habitants.

La verdure, l'odeur des brioches rondes toutes fraîches dans la boulangerie, la boutique de bonbons, le terrain de jeu, les reproductions de Magritte et de Miró sur les murs... Marcel, Dominik, Helena, Maja, Franziska et Felix. Liova et Dacha venus de Russie. L'amie de ma mère, Frederika, ma maîtresse d'école, mon premier magnétophone avec le logo des *DuckTales*, les cassettes vidéo pour enfants – l'émission *Die Sendung mit der Maus*, une histoire de chien multicolore, le Petit Prince et d'autres... Bien des événements ultérieurs se verront oubliés et mélangés dans le tourbillon des ans, confondus en un énorme écheveau. Difficile déjà de se rappeler ce qui s'est passé telle année ou la suivante. Mais ces dix-huit mois en Allemagne, je m'en souviens comme si c'était hier.

C'est là que j'ai appris qu'il existait des gens d'autres nationalités et que c'était captivant. Nous avions des amis américains, les enfants autour de moi venaient de France, de Turquie et de bien d'autres pays. Une fois, j'ai invité un petit garçon africain chez nous et j'ai proposé à ma mère de le laver : je n'avais jamais vu de personne noire auparavant. Ainsi ai-je appris que les gens pouvaient être différents, je l'ai compris et accepté. Un million de petites découvertes au sein d'une société florissante, d'amitiés, de conflits, d'amours – c'est à Cologne que j'ai connu ma première fiancée, Franziska, après avoir failli par mégarde lui casser une dent en faisant de la balançoire. J'ai également acquis la faculté de regarder le monde avec

d'autres yeux. Peut-être la capacité de parler et penser en deux langues force-t-elle le cerveau à fonctionner différemment, à regarder les choses autrement et voir le monde plus vaste.

Je suis rentré en Russie porteur de connaissances et de sensations nouvelles, de toute une expérience qui m'aidait à observer ce qui m'entourait de manière particulière. Une manière qui ne coïncidait guère avec ce que la télévision russe avait essayé d'imposer à des dizaines de millions de gens au cours des décennies précédentes.

Le 12 juin 1991, Boris Eltsine remportait les élections avec 57,3 % des voix, devenant ainsi le premier président de la Russie. Entre le 19 et le 22 août, le pays a vécu le putsch de Moscou – une tentative de coup d'État visant à empêcher la dissolution de l'Union soviétique. Les putschistes voulaient stopper les réformes économiques et renverser le président élu. Environ dix personnes sont mortes. Selon Wikipédia, parmi les défenseurs de la Maison Blanche, à Moscou, figuraient le chanteur Andreï Makarevitch, l'écrivain Boris Akounine, l'actrice Tatiana Droubitch, l'homme d'affaires Mikhaïl Khodorkovski, le journaliste Sergueï Parkhomenko et le sociologue Lev Goudkov. Mon père.

Fin août 1991. Le train est rempli à craquer. L'Union soviétique s'est effondrée et des milliers de familles rentrent chez elles. Sur le quai, des larmes, des étreintes, les hommes fument à la hâte, s'appliquant à aspirer le plus de bouffées possible pour tenir jusqu'au prochain arrêt à Brest, en Biélorussie. Ma mère et moi nous frayons un chemin dans l'étroit couloir du wagon allemand et arrivons à notre compartiment. Nos places sont

déjà occupées. Une brève altercation éclate : maman a confondu les dates sur le billet et notre train est parti la veille. Pas de téléphone, pas d'argent non plus. Nous possédons des roubles, mais on ne voit pas trop ce qu'on pourrait en faire dans ce pays.

Nous sommes descendus du train et avons remonté le quai avec nos énormes valises. Maman s'est mise à pleurer, de fatigue et d'impuissance. Moi aussi. Marchant d'un pas funèbre, nous avons presque atteint le bout du quai, quand le chef du train nous a remarqués. Il nous a écoutés, puis nous a installés gratuitement dans un compartiment séparé. Il m'a même offert, me semble-t-il, une boîte de bonbons.

Nous retournions dans une Russie libre. Un pays qui avait vaincu le totalitarisme, s'ouvrait au monde et paraissait même emprunter le chemin du rapprochement avec l'Europe et l'Amérique. À l'époque, nous pensions que la Russie avait un grand et passionnant avenir devant elle, et que nous avions la chance d'en être témoins.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.

Titre original : Чертова колесо

© Éditions Liana Levi, 2025

Couverture : D. Hoch

Photo : © mikolajn/iStock/Gettyimages

Cette édition électronique du livre *La Roue du diable* de Vassili Zorki
a été réalisée en mars 2025 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1057-1)

ISBN ePDF: 979-10-349-1059-5